



POUR elle

SABRINA  
JEFFRIES

L'HÉRITIER  
*débauché*

LA FRATERNITÉ ROYALE -1

AVENTURES & PASSIONS



# L'héritier débauché

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Séduisant et sans scrupule

*N° 7398*

L'homme qui refusait d'aimer

*N° 7820*

Sur les traces d'un escroc

*N° 8562*

**LES DEMOISELLES DE SWAN PARK**

1 – Le bâtard

*N° 8674*

**LA FRATERNITÉ ROYALE**

1 – L'héritier débauché

*N° 7890*

2 – Escorte de charme

*N° 8015*

3 – Une nuit avec un prince

*N° 8121*

SABRINA  
JEFFRIES

LA FRATERNITÉ ROYALE – 1

L'héritier  
débauché

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Viviane Ascain*





POUR **elle**

Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook pour avoir  
des informations exclusives :  
[www.facebook/jailu.pourelle](http://www.facebook/jailu.pourelle)

*Titre original*  
IN THE PRINCE'S BED

*Éditeur original*  
A Pocket Star Book published by Pocket Book,  
A division of Simon & Schuster, Inc., New York

© Deborah Gonzales, 2004

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2006

*À Micki Nuding, ma formidable directrice de collection, qui m'a toujours fait confiance. À tout le personnel du Bruegger's Bagels et du Bushiban Coffee House, qui a veillé à ce que je ne manque jamais de café pendant que j'écrivais ce livre, ainsi que les précédents, et qui me remonte le moral quand le besoin s'en fait sentir. Ce livre vous est dédié.*





## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier pour leur aide et leurs encouragements Rexanne Becnel, Nora Armstrong, Debbie Bess, Caren Helms et Liz Carlyle, qui connaît bien cette époque, et dont le concours s'est révélé infiniment précieux. Encore merci de m'avoir prêté tous ces livres, Debbie !

Je leur associe Brenda Jernigan et Claudia Dain, qui m'ont apporté le soutien moral dont j'avais bien besoin durant la rédaction de ce livre.

Aucun écrivain ne pourrait rêver meilleure collaboration.



# 1

*Fais attention à ne pas engendrer de bâtards ;  
ils te poursuivraient longtemps après que le plaisir  
de les faire se fut évanoui.*

*L'Art de la séduction, ou Le Livre du roué*

ANONYME

*Londres, 1813*

Ils étaient en retard.

Alexandre Black s'approcha de la lampe pour consulter la montre gousset que lui avait donnée Wellington. Plus de vingt minutes ! Toutes ses maigres économies étaient passées dans une bouteille du meilleur cognac, et voilà qu'ils n'arrivaient pas ! Heureusement que la location de ce salon particulier ne lui avait rien coûté.

Il s'approcha de la fenêtre, tendant machinalement l'oreille vers les écuries, mais il ne distingua ni bruit de sabots ni hennissement ; juste la clochette du veilleur de nuit et le fracas des roues d'une charrette sur les pavés.

— Lord Iversley ?

Il sursauta. C'était son véritable nom. Mais il se faisait appeler M. Black depuis tant d'années qu'il n'était plus habitué à son titre.

— Entrez.

Un gamin au visage piqueté de taches de son passa timidement le nez par la porte. Alexandre comprit mieux sa nervosité en voyant le grand escogriffe aux cheveux en broussaille et au regard sombre qui le suivait.

— Lord Draker vous demande. Vous... Ce sera tout pour votre service, milord ? balbutia le garçon à l'adresse du visiteur, qu'on avait coutume de surnommer le vicomte Dragon.

— Fichez-moi le camp ! aboya ce dernier en jetant au gamin un regard qui aurait fait rentrer sous terre le plus téméraire des aventuriers. Ils me prennent tous pour un croque-mitaine, soupira-t-il avec un haussement d'épaules tandis que le petit détalait sans demander son reste.

— Vous leur feriez peut-être moins peur si vous évitiez de les rudoyer, remarqua Alexandre.

— Un homme avisé ne donne son opinion que si on la lui demande, rétorqua le géant.

— Un homme avisé ne vous aurait pas invité ici. Mais j'aime vivre dangereusement.

— Pas moi.

Le vicomte hésitait sur le seuil. Il parcourut d'un regard méfiant la pièce à la décoration spartiate – gravures de batailles, table et chaises de chêne massif aux pieds tournés en tête de lion. Cette austérité convenait parfaitement aux anciens militaires qui constituaient la clientèle de l'hôtel.

— Pourrais-je enfin connaître la raison de cette entrevue ? demanda Draker.

— Vous le saurez dès l'arrivée de mon autre invité.

— Lui aussi a reçu le même message absurde lui proposant de « changer le cours de sa vie » ?

— Si vous trouviez ma lettre ridicule, pourquoi êtes-vous ici ?

— Étant donné ma réputation, j'ai rarement l'occasion d'être invité par un comte, héritier d'une des plus

vieilles familles d'Angleterre, surtout quand je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam.

— Un cognac ? offrit Alexandre pour changer de sujet, en lui indiquant une chaise.

Le Dragon commençait à se détendre lorsqu'un dandy aux cheveux acajou, vêtu à la dernière mode, s'engouffra dans la pièce. Il toisa les deux hommes en agitant de sa main gantée une feuille de papier pliée en quatre.

— Je présume que l'un de vous est l'auteur de cette lettre, lança-t-il avec dédain.

— Je suis lord Iversley, en effet, répondit Alexandre. Vous devez être le propriétaire du *Cygne bleu*.

— Gavin Byrne, pour vous servir.

— Merci d'être venu, fit Alexandre, tout en surveillant du coin de l'œil son autre visiteur qui affichait un air renfrogné. Prenez un siège, je vous en prie.

— Prenez le mien, intervint Draker en se levant brusquement. Je m'en vais !

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'insurgea le dandy. Vous avez peur de faire une partie avec moi ?

— Je doute que notre hôte nous ait invités pour une partie de cartes. Vous avez certainement entendu parler de moi, de même que j'ai entendu parler de vous. Je suis le vicomte Draker.

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Livide, Byrne se tourna vers leur hôte.

— Qu'est-ce que cela signifie, Iversley ? Vous avez fait un pari ? demanda-t-il en s'approchant de la fenêtre. Vos amis attendent la rencontre des deux bâtards les plus célèbres d'Angleterre ?

— Nous sommes seuls, le rassura Alexandre, qui ne tenait pas à ce que le plan si méticuleusement mis au point échoue.

— Vous voulez nous faire chanter, alors ? insista Gavin. Je regrette de vous décevoir, mais la vérité sur mes origines est de notoriété publique.

— Ma véritable ascendance est tout aussi connue, renchérit le Dragon en caressant la cicatrice qu'on distinguait à peine sous sa barbe. Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour rien.

Ses parents non plus n'étaient pas mariés, pas ensemble du moins. Mais, par chance, sa mère avait un mari, ce qui lui avait permis d'avoir une famille et un nom.

— À présent, si vous voulez bien m'excuser...

— Ainsi, le terrible Dragon n'est qu'une poule mouillée. Il a peur de passer une petite heure avec ses deux frères, lâcha Alexandre.

Le vicomte s'arrêta net.

— Comment cela ses deux frères ? s'exclama-t-il en se tournant vers leur hôte.

— En dépit de mon titre, je suis un enfant naturel, tout comme vous. Et du même père, qui plus est. Toutes mes félicitations, messieurs, lança le comte en levant son verre. Vous venez de gagner un demi-frère, et le prince de Galles un autre fils naturel.

Et sous le regard médusé de ses compagnons, il vida d'un trait son verre de cognac.

— Si c'est une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle ! rugit Draker, l'air aussi féroce que les lions sculptés sur les pieds de la table. Je n'ai jamais entendu le moindre ragot sur votre famille ou sur votre mère.

— Il faut croire que personne n'était au courant, intervint Byrne. Quant à moi, je suis tout prêt à le croire.

— Et pourquoi cela ? grogna le géant.

— Parce que ce débauché de Prinny a semé des bâtards partout, et parce que l'héritier d'une grande famille n'a aucune raison d'inventer un tel mensonge.

— Asseyez-vous, messieurs, proposa Alexandre, soulagé que ses hôtes se montrent intéressés par sa révélation. Et laissez-moi vous raconter la suite de mon histoire. Je vous promets que vous ne serez pas déçus.

— Un cognac ne me fera pas de mal, déclara Gavin, qui s'installa sur une chaise et se servit une copieuse rasade.

Après une seconde d'hésitation, Draker fit de même.

Iversley les imita, heureux de la tournure que prenait l'entrevue. Les trois hommes se dévisagèrent en silence, chacun cherchant sur le visage des autres une ressemblance avec le sien.

Il n'y avait pourtant pas le moindre air de famille entre eux. Imposant et larges d'épaules, le vicomte avait hérité de la silhouette massive des Hanovre, mais pas de leur embonpoint, ni d'ailleurs de leur goût pour la toilette. Sa chevelure en désordre, sa barbe broussailleuse et son costume de drap grossier trahissaient son mépris de l'élégance autant que de la société et de ses conventions.

Byrne, lui, devait arriver directement du cercle très fermé qu'il avait fondé et que fréquentait la haute société londonienne. Son gilet de soie blanche et sa culotte de velours noir étaient coupés à la dernière mode, mais, hormis une épingle de cravate sertie d'un rubis, sa tenue était d'une discrétion surprenante.

Son esprit caustique et son talent aux cartes le rendaient populaire dans les milieux les plus divers, et en dépit de sa naissance illégitime, il était autant apprécié des ducs et pairs du royaume que des coursiers des halles de Covent Garden.

— Voilà qui explique les commérages qui courent à votre sujet, murmura pensivement Byrne. On raconte que votre père vous a envoyé très tôt faire votre tour d'Europe, et que vous êtes resté dix ans à faire la fête à l'étranger, y compris après la disparition de votre mère.

Iversley réprima un geste de colère. Son « père » s'était appliqué à répandre les pires ragots sur son compte. Ce vieil hypocrite se serait bien gardé de révéler la vérité à qui que ce soit.

— Le plus curieux, poursuivit Gavin, c'est que personne ne vous a jamais rencontré dans les lieux de

plaisir du Continent. J'ai eu l'occasion de faire la connaissance du défunt comte, et je dois dire qu'il ne m'a pas paru le genre d'homme à laisser longtemps son fils mener une vie dissolue. Surtout avec cette guerre...

Alexandre but une gorgée de cognac. Étaler sa vie privée devant ces deux demi-frères qu'il n'avait jamais vus lui coûtait beaucoup, mais il n'avait pas le choix.

— Nous n'étions pas en guerre quand j'ai quitté l'Angleterre. C'était pendant la trop brève paix d'Amiens.

— Où êtes-vous allé ? l'interrogea Draker.

— Au Portugal. Mon père m'a envoyé chez sa sœur, répondit le comte, en omettant de préciser que le mari de sa tante était un partisan de la manière forte pour mater les jeunes insolents. J'y suis resté quelques années. Je ne pouvais pas rentrer, mon père m'avait interdit de poser le pied sur le sol anglais et d'avoir le moindre contact avec ma mère. Quand il m'a écrit pour m'avertir de sa mort, elle était déjà dans la tombe depuis longtemps, ajouta-t-il rageusement.

— Parce que vous étiez le fils de Prinny ?

— Oui, mais à l'époque, je l'ignorais. À mon retour en Angleterre, après la mort du comte, j'ai trouvé une lettre que ma mère avait cachée à mon intention, et dans laquelle elle me révélait la vérité. Apparemment, lorsque j'ai été conçu, elle n'avait plus de relations conjugales avec son mari depuis des mois. Mais il a préféré endosser ma paternité plutôt que de révéler que le prince de Galles lui avait offert une aussi belle paire de cornes. Il a toléré tant bien que mal ma présence sous son toit jusqu'à ce que je sois renvoyé de Harrow après un incident.

— Qu'aviez-vous fait ? s'enquit Byrne.

— J'ai voulu faire rire mes camarades en imitant une célébrité, expliqua Alexandre en contemplant pensivement le liquide ambré dans son verre. Mais malgré mes vêtements rembourrés et ma légère ressemblance avec



mon modèle, j'étais trop jeune et trop mince pour que le déguisement soit convaincant.

— Ne me dites pas que vous avez voulu imiter...

— Eh si, justement ! Par hasard, j'avais choisi le seul homme que je n'aurais jamais dû prendre comme modèle. Ma plaisanterie n'a pas du tout amusé lord Iversley.

Ses deux invités se regardèrent, incrédules, avant d'éclater de rire. Peu à peu, Alexandre se laissa gagner par leur hilarité. Comme c'était étrange de rire sans arrière-pensées du désastre qui avait gâché sa vie entière.

— C'est trop drôle ! s'esclaffa Draker. J'imagine la réaction de votre père !

— Maintenant que vous le dites, c'est vrai que vous ressemblez un peu au prince ! s'exclama Gavin quand il fut capable d'articuler une parole. Vous avez les mêmes yeux.

Ce fou rire avait brisé la glace et dissipé toute méfiance entre eux, laissant place à une complicité presque... fraternelle.

— Pourquoi vous confier à nous ? s'étonna le vicomte. Cela ne vous dérange pas que le secret de votre naissance s'ébruite ?

— Je n'ai certes aucune envie d'alimenter les commérages sur moi ou sur ma famille, vous vous en doutez, mais il se trouve que j'ai besoin de votre aide.

Le lien ténu qui venait à peine de se tisser entre eux se brisa net.

— Vous avez besoin d'argent, et vous avez pensé à vos frères plus fortunés, c'est ça ? lâcha Byrne d'un air narquois.

— J'ai besoin d'argent, c'est vrai, mais je n'ai jamais eu l'intention de vous en emprunter, rétorqua Iversley. Quand j'ai appris l'identité du véritable auteur de mes jours, je me suis renseigné sur ses autres enfants illégitimes. J'ai découvert que nous étions les seuls à n'avoir tiré aucun avantage de cette parenté. La bonne société

vous traite en paria depuis que vous avez chassé le prince de votre château de Castlemaine, fit-il remarquer au vicomte, qui le considérait avec ironie. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers Gavin, Prinny a toujours refusé de reconnaître le moindre lien avec vous. Vous dînez avec des ducs et des comtes qui vous appellent par votre prénom, mais qui vous traitent de bâtard derrière votre dos. Pour eux, vous n'êtes que le fils de la putain irlandaise.

— Qu'ils viennent me le dire en face, je leur ferai avaler leur langue !

— En ce qui me concerne, comme vous l'avez deviné, je n'ai pas un liard, continua Alexandre en ignorant les bravades du dandy. Mon père a mis un point d'honneur à dilapider sa fortune et celle de ma mère jusqu'au dernier sou.

Le vieux comte d'Iversley avait toujours été dépensier, dès lors qu'il s'agissait de son propre bien-être. À la fin de sa vie, il avait gaspillé avec des charlatans censés lui rendre santé et jeunesse tout ce qu'un intendant malhonnête n'avait pas détourné. Alexandre n'avait pas hérité d'un penny pour remettre en état le château de la famille et réorganiser les domaines qui allaient à vau-l'eau.

— Il manque à chacun de nous quelque chose d'essentiel. Je n'ai pas de fortune pour tenir mon rang, Byrne n'a pas de nom et Draker est rejeté par la bonne société.

— En quoi Draker a-t-il besoin de la bonne société ? observa Byrne. Il m'a l'air parfaitement heureux de vivre comme un ours dans son château.

— Je suis certain qu'il lui arrive de trouver des inconvenients à son splendide isolement. Vous êtes le tuteur de votre demi-sœur, la fille légitime que votre mère a eue avec son mari, ajouta-t-il à l'attention de Draker, qui se gardait bien de réfuter ses allégations. Et elle va bientôt être en âge de se marier. Vous vous moquez

peut-être de ce qu'on dit ou pense de vous, mais je parie que son avenir vous préoccupe.

— C'est exact, admit le vicomte à contrecœur. J'ai beau lui expliquer que c'est impossible, Louisa ne cesse de me harceler pour faire ses débuts dans le monde. Qui pourrait bien accepter de la parrainer ? Et après tous les mensonges que notre chère mère a répandus sur mon compte, elle sera traitée comme une pestiférée, simplement parce qu'elle est ma sœur.

— Mais si elle ne fait pas son entrée dans le monde afin de rencontrer des jeunes gens convenables, elle finira par s'enfuir avec le premier venu qui lui fera les yeux doux.

— Où voulez-vous en venir ? grogna le Dragon pour couper court.

— S'il ne lui faut rien d'autre qu'un parrain pour être invitée dans la bonne société, je suis sûr que Byrne a les moyens de convaincre certaines de ses aristocratiques relations de faire tout ce que nous leur demanderons.

— Nous ? répéta Gavin.

— Oui, « nous ». À cause de notre filiation illégitime, nous avons dû renoncer à tous les avantages d'une famille normale : l'affection, la loyauté, la solidarité, l'entraide. Il nous faut compenser ce manque qui gâche notre vie.

Ses compagnons étaient à présent tout ouïe. Leur attention lui redonnait confiance et ranimait l'espoir qu'il avait mis en eux.

— Chacun de nous possède un atout qui peut être utile aux deux autres. Je vous propose donc une alliance, comme si nous formions une seule et même famille. Nous sommes frères, après tout. Ensemble, nous pourrions renverser le cours de notre destin et nous aider mutuellement à obtenir ce qui nous manque.

— Cela nous ramène à ce que vous désirez, s'entêta Byrne. Si vous vous imaginez que je vais vous prêter de

l'argent à cause de notre parenté commune, je vous préviens...

— Je ne vous demande pas un prêt, coupa Iversley. Le comte m'a laissé toutes ses dettes, elles me suffisent amplement.

— Mais vous voulez tout de même quelque chose. Et comme nous ne comptons pas parmi les favoris de ce cher Prinny, nous ne pouvons pas vous aider à obtenir quoi que ce soit de lui.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura leur hôte. Je crois qu'il ignore que je suis son fils, et j'aime autant qu'il en soit ainsi. De toute façon, il n'a pas suffisamment d'argent pour couvrir mes besoins.

— Combien vous faut-il ? s'enquit Draker, l'air de rien.

— Pour remettre sur pied mon domaine d'Edenmore et rendre habitable le château, il faudrait environ... soixante-quinze mille livres, lâcha-t-il après une profonde inspiration. Peut-être plus.

Draker émit un sifflement incrédule.

— Vous avez raison, vous ne trouverez jamais personne pour vous prêter une somme pareille, déclara posément Byrne. Et je doute que vous puissiez la gagner au jeu.

— Emprunter ne ferait que m'enfoncer plus profond, et jouer me ferait couler corps et biens. Non, poursuivit Alexandre en posant son verre d'un geste décidé, je ne vois qu'une solution raisonnable : épouser une riche héritière.

— Ne comptez pas sur moi pour vous accorder la main de Louisa, si c'est ce que vous avez en tête, jappa le Dragon.

— Vous n'imaginez tout de même pas que je cherche une gamine à peine sortie du pensionnat ? Je préfère une femme accomplie qui maîtrise les usages de la bonne société anglaise, à savoir : Fais ce qu'il te plaît pourvu que cela ne se sache pas ; livre-toi à toutes les débauches qui te chantent, mais observe une conduite

irréprochable en public ; professe que le mariage est une question d'amour, même si personne n'ignore qu'il s'agit d'une convention et d'une affaire d'argent.

— Vous me paraissez bien cynique, remarqua le vicomte.

— Vous êtes bien placé pour savoir que je dis vrai. Pourquoi vivez-vous comme un ours au fin fond du Hertfordshire ? Ce n'est pas moi qui vous en blâmerais, remarquez. Moi aussi, j'ai préféré rester à l'étranger plutôt que de venir réclamer mon dû le moment venu. C'est ainsi que j'ai pratiquement tout perdu.

— Et que comptez-vous faire ?

— J'ai compris la leçon. Il faut observer scrupuleusement les règles de la société, du moins en public, pour obtenir ce que l'on veut. Et ce que je veux, c'est redonner à Edenmore son lustre d'antan. Je suis prêt à me faire coureur de dot, si c'est le seul moyen.

— Vous vous doutez bien qu'une jeune fille disposant d'une telle fortune se méfie comme de la peste des coureurs de dot, et que ses parents veillent au grain.

— Vous oubliez son titre, l'interrompt Gavin. Je connais beaucoup de riches négociants qui paieraient cher pour que leur fille soit comtesse.

— Mais peut-être pas une somme pareille, remarqua Alexandre en attisant le feu. Quel imbécile donnerait sa fille nantie de soixante-quinze mille livres de dot à un aristocrate désargenté et réputé pour ses débauches ? Je ne peux expliquer mon séjour à l'étranger sans dévoiler les raisons de l'inimitié que me portait mon père, ce à quoi je me refuse absolument.

— Dans ce cas, à quoi riment toutes ces manigances ? s'impatienta Draker.

— Ma réputation ne suffira pas à me disqualifier si l'on ignore que je suis sans le sou. Il faut que je ferre mon poisson avant que mes revers de fortune ne s'ébruitent.

Alexandre ne voulait pas commettre la même erreur que le défunt comte. À aucun prix sa future femme ne

devait soupçonner qu'il l'épousait pour son argent. Ce serait lui tendre des verges pour le battre.

— C'est pour cela que j'ai besoin de votre aide, reprit-il. Je ne dispose pas de beaucoup de temps pour dénicher mon héritière. Le seul ennui, c'est que je n'en connais pas. Quand j'ai quitté l'Angleterre, j'étais trop jeune pour m'être fait des relations. Cela me prendrait des semaines pour savoir qui est qui, et je ne peux pas me le permettre.

— Qu'attendez-vous de nous ? s'enquit Byrne.

— Vous connaissez tout le monde à Londres, et vous savez mieux que personne l'état de la fortune de chacun. Vous pourriez me fournir toutes les informations dont j'ai besoin.

Tandis que Gavin méditait les paroles de leur hôte, Draker s'approcha de la cheminée.

— Étant *persona non grata* dans la bonne société, je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile, dit-il.

— Vous pourriez me prêter une voiture et des chevaux, suggéra Iversley. C'est indispensable à mes projets, et on ne peut pas se procurer ce genre de choses à crédit.

— Vous n'avez même plus d'attelage ? s'écria le dandy, sidéré.

— Mon père les a tous vendus en même temps que notre maison de Londres. C'est pourquoi j'habite dans cet hôtel. Je peux me débrouiller pour cacher l'endroit où je réside, mais si j'arrive toujours en fiacre, cela finira par éveiller les soupçons. Si vous aviez l'obligeance de...

Solliciter un service lui coûtait, mais il n'avait pas le choix.

— Vous avez pensé que je pourrais vous prêter une voiture, parce que je ne sors pas dans le monde ?

— J'en prendrai le plus grand soin, je vous le promets.

— Si vous me garantissez que vous ne l'abîmerez pas, acquiesça le vicomte, visiblement amusé par cette requête insolite.

— Vous êtes prêt à m'aider ? Vous acceptez ma proposition ?

— Ça ne me coûte rien. Surtout si ma diablesse de sœur trouve un mari convenable. Et pas un coureur de dot !

— J'espère que les relations de mon héritière seront convenables, plaisanta Alexandre.

— J'en connais une qui vous conviendrait parfaitement, intervint Byrne.

— Vous êtes des nôtres ? s'écria le comte.

— La « Fraternité des bâtards royaux » ! ironisa Gavin. Je vois très bien ce que cette alliance vous apportera, à Draker et à vous. Aux yeux de la loi, vous êtes des enfants légitimes, vous avez un père qui vous a laissé son nom. Mais moi, je ne suis qu'un bâtard, et vous ne réussirez jamais à m'offrir la respectabilité que le prince nous a refusée, à ma mère et à moi.

— Nous trouverons bien un moyen. Vous verrez, vous aussi profiterez de notre alliance.

— J'y compte bien ! Et puis, je dois admettre que cela m'amuserait de vous voir mener à bien votre entreprise au nez et à la barbe de ce dépravé de Prinny.

— Alors, c'est d'accord ? Les trois frères unissent leurs forces pour accomplir leurs souhaits respectifs ? lança Alexandre, optimiste pour la première fois depuis des années.

— C'est d'accord, répondit Draker.

— Entendu, acquiesça Byrne en se levant pour porter un toast. À la « Fraternité des bâtards royaux », et à leur prospérité future !

Ses compagnons levèrent leur verre en souriant.

— Et à la santé du prince de Galles, notre royal géniteur ! Puisse-t-il rôtir en enfer !

## 2

*Aucune femme ne peut résister  
à un homme qui la déshabille du regard.*

*L'Art de la séduction*

Katherine Merivale n'en revenait pas. Apparemment, l'ouvrage scandaleux qu'elle avait déniché dans les affaires de son père disait vrai. Un débauché notoire pouvait séduire une femme au premier coup d'œil. Seule la plus austère des nonnes serait restée insensible à la façon dont le comte d'Iversley la dévisageait depuis l'autre extrémité de la salle de bal. Jamais elle n'avait été aussi troublée. Mais jamais personne ne l'avait détaillée de cette manière non plus !

Elle avait beau s'efforcer de l'ignorer, partout où la valse l'entraînait, elle sentait le regard d'azur de lord Iversley fixé sur elle, comme s'il voulait percer à jour ses moindres secrets.

Et le pire était qu'elle n'en avait même pas !

En revanche, à en croire ce qu'on colportait sur son compte, lui devait en avoir beaucoup, après avoir vécu dix ans dans des pays exotiques, à courir de fêtes en aventures échevelées. Et ce passé tumultueux se reflétait dans ses yeux ardents, prompts à enflammer l'imagination d'une femme.



Juste Ciel, sur quels chemins se laissait-elle entraîner ? Mais aussi, de quel droit le comte la déshabillait-il ainsi du regard ? Ils n'avaient même pas été présentés !

Tout en virevoltant sur la piste, elle risqua un coup d'œil du côté de la porte qui menait à la grande galerie. Une coupe de champagne à la main, son admirateur était en grande conversation avec lady Jenner, qui était penchée vers lui de façon à lui offrir une vue plongeante sur son décolleté.

Katherine leva les yeux au ciel. Certes, Alexandre, comte d'Iversley, était à n'en pas douter un très bel homme. Avec son gilet de satin moiré et sa redingote à boutons d'argent bien coupée, il avait une allure indéniable. Ce n'était tout de même pas une raison pour que toute la gent féminine se pâme ouvertement devant lui.

Mais après tout, elle se moquait bien de savoir quelles têtes lord Iversley faisait tourner. Sir Sydney Lovelace, son fiancé, lui suffisait. Enfin, presque son fiancé... Elle attendait qu'il se décide à officialiser l'affection qui les unissait depuis leur plus tendre enfance.

Évidemment, la carrure de Lovelace ne pouvait se comparer avec celle du comte, et ses cheveux blonds soigneusement peignés n'avaient rien à voir avec la tignasse sombre qui encadrait le mâle visage de l'importun.

Elle se ressaisit bien vite. Heureusement qu'ils ne se ressemblaient pas ! Sydney était l'incarnation de l'aristocratique raffiné, tandis qu'Alexandre lui rappelait les fauves de la ménagerie royale. Aucun homme du monde digne de ce nom n'arborait un teint aussi hâlé, des mains aussi puissantes, des jambes aussi musclées.

Que pouvait-il bien comploter avec lady Jenner ? Et pourquoi la regardaient-ils en chuchotant d'un air entendu, à présent ?

Ils ne parlaient pas d'elle ! C'était impossible ! Un homme tel que lord Iversley, qui avait parcouru le monde, ne pouvait s'intéresser à la débutante qu'elle était. D'après *L'Art de la séduction*, cet affreux livre qu'elle avait trouvé dans les affaires de son défunt père, « *comme il ne*

*manque pas de jeunes veuves ou d'épouses malhonnêtes de par le monde, le séducteur en quête de plaisirs se doit d'éviter les jeunes filles de bonnes familles. Séduire une vierge d'un milieu convenable peut avoir des conséquences fâcheuses qui outrepassent largement le plaisir qu'on peut en tirer. »*

Elle correspondait parfaitement à cette description. Sa famille était éminemment respectable, même si elle ne faisait pas partie de la noblesse, et elle était vierge, Dieu merci ! Le comte devait donc préférer les plaisirs que toutes les lady Jenner du monde étaient plus à même de lui procurer.

— Katherine ?

La voix de son cavalier la ramena sur terre. Peut-être avait-il surpris les regards admiratifs de lord Iversley ? Si seulement il pouvait être un tout petit peu jaloux !

— Tu viendras demain à ma lecture de poésie ?

Elle dissimula sa déception du mieux qu'elle put et leva les yeux vers le visage tranquille qu'elle connaissait si bien.

— Bien entendu. Je m'en fais déjà une joie.

Mais il ne l'écoutait plus. L'air absent, il devait sans doute chercher une rime, ou méditer son prochain poème. Non, décidément, Sydney n'était pas homme à remarquer les regards enflammés du comte.

Mais s'il ne se décidait pas rapidement, la mère de Katherine mettrait sa menace à exécution. Il était peut-être temps de passer à l'action et de forcer la main de son soupirant.

— En revanche, reprit-elle, je ne sais pas si je pourrai assister à ta lecture chez le duc d'Argyle, le mois prochain.

— Qu'est-ce qui t'en empêcherait ?

— Nos moyens ne nous permettent pas de rester plus longtemps à Londres. À moins d'un changement dans notre situation, cela va de soi.

Elle pouvait difficilement être plus claire.

— Tu ne peux vraiment pas toucher à l'argent que ton grand-père t'a légué ? Votre homme de loi vous l'a

confirmé ? s'enquit-il en jetant un regard peu amène à sa future belle-mère.

— Il nous a dit que le testament était sans ambiguïté. Je ne pourrai entrer en possession de ma fortune que lorsque je serai mariée.

Voilà pourquoi sa mère était si pressée qu'elle s'établisse.

— Je ne comprends pas ce qui justifie une clause aussi aberrante.

La jeune fille, quant à elle, n'était pas étonnée. Son aïeul connaissait les mauvais penchants de son gendre et les goûts dispendieux de sa fille. Il les savait capables d'engloutir une fortune en moins de temps qu'il n'en fallait pour établir une traite. Malheureusement, le vieil homme n'avait pas prévu que sa petite-fille mettrait autant de temps à convoler, ni que le père de celle-ci mourrait en laissant sa famille couverte de dettes.

— Veux-tu que je demande à ma mère de vous inviter chez nous jusqu'à la fin de la saison ?

— Je ne veux pas m'imposer.

Rien que d'imaginer sa mère fouinant partout, examinant chaque meuble, chaque bibelot pour évaluer la fortune des Lovelace, Katherine en était malade. Il ne lui faudrait pas plus d'une semaine pour dégoûter à jamais Sydney de l'épouser.

— Et puis, ajouta-t-elle, ce ne serait pas convenable.

Pour le jeune homme, l'argument était sans appel.

— Ta robe est étonnante, remarqua-t-il tout à trac.

Même si c'était une façon de changer de sujet, elle était ravie qu'il ait remarqué sa tenue, pour une fois. Elle avait passé des heures à choisir cette robe de satin incarnat.

— Elle te plaît ?

— La couleur est... originale.

— J'ai pensé que pour le « Bal des cerisiers en fleur », le rouge était tout indiqué.

— Les fleurs de cerisier sont blanches.

— Mais les cerises sont rouges.

— Certes. Mais cette couleur n'est-elle pas très... un peu...

Voyante ? Provocante ?

— ... osée ? termina-t-il. Il est vrai que tu portes toujours des tenues osées.

Dans la bouche de Sydney, « osé » signifiait « scandaleux ».

— Elle ne te plaît pas, murmura-t-elle, désolée.

— Je n'ai pas dit cela. En fait, je pense qu'elle conviendrait parfaitement au personnage de Serena dans ma pièce *La Beauté ardente*.

— La courtisane ? s'écria Katherine, horrifiée. Celle dont la vulgarité embarrasse même le roi ?

— Je ne veux pas dire... bafouilla Lovelace. Je veux dire que...

— C'est pour cela que Serena est rousse, comme moi ? s'exclama-t-elle, profondément blessée. C'est ainsi que tu me vois ? Comme une fille de...

— Mais non, je ne parlais pas de toi ! Je parlais de ta robe. C'est cette couleur ! Tu comprends... Enfin, Katherine, tu sais ce que je veux dire. Ce rouge est vraiment voyant, non ? Surtout avec ces bijoux fantaisie.

— Je n'ai pas les moyens de m'en offrir de vrais. Pas tant que nous ne serons pas mariés, en tout cas.

— D'ordinaire, les jeunes filles ont des tenues plus discrètes, enchaîna-t-il en ignorant l'allusion. Des robes blanches, des perles, par exemple...

— Avec mes cheveux roux et mon teint laiteux, j'aurais l'air de sortir de l'hospice. J'ai une chevelure flamboyante, je n'y peux rien, alors quitte à me faire remarquer, autant que ce soit pour une raison qui en vaille la peine.

— Tu pourrais porter un turban, hasarda-t-il. Il paraît que c'est la mode.

— Je ne mettrai jamais de turban, répliqua-t-elle, piquée au vif. Je n'ai pas d'autres bijoux, et je ne porterai pas des couleurs qui ne me vont pas !

— Personne ne te le demande, s'empessa d'assurer Sydney, à court d'arguments. En tout cas, pas moi, je

t'assure. Tu sais comme je t'apprécie. Tu es ma muse, c'est toi qui m'inspires tous mes poèmes !

Dont son personnage le plus scandaleux ! Elle qui espérait, grâce à cette robe, que Sydney comprendrait enfin qu'elle était devenue une femme, qu'elle n'était plus la petite Katherine d'autrefois qui grimpait aux arbres comme un garçon. Dire qu'il n'avait jamais essayé de l'embrasser ! Il lui parlait comme un soupirant, mais il se comportait en ami. Certes, c'était ce vieil ami qu'elle désirait épouser, mais elle aurait tant voulu qu'il la prenne dans ses bras, et qu'il lui murmure des mots doux à l'oreille.

— Tu ne vas pas bouder toute la soirée, s'inquiéta-t-il. Tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi.

La valse s'acheva et, courtois, il la raccompagna.

— Parce que tu as besoin d'une égérie pour écrire ta poésie, murmura-t-elle avec une pointe d'agacement.

— Ma poésie, c'est toi.

— Oh ! Ça, c'est vraiment un joli compliment ! s'exclama-t-elle, toute rancœur envolée.

— Tu trouves ? Il faut que je m'en souviennne, je m'en resservirai plus tard. Je n'ai rien pour écrire, continua-t-il en tâtant ses poches. Tu n'aurais pas un bout de papier ?

Elle secoua distraitement la tête. Jamais elle n'arriverait à l'amener jusqu'à l'autel. Jamais ! Sa mère la harcelerait tant qu'elle finirait par épouser le premier coureur de dot venu, uniquement pour entrer en possession de sa fortune et aider sa famille. Sinon, ses petites sœurs n'auraient plus qu'à se faire gouvernantes, et son frère palefrenier.

— Tant pis, tu me le rappelleras si j'oublie, poursuivit Sydney, sans remarquer qu'elle était préoccupée.

Il s'immobilisa si brusquement qu'elle trébucha.

— Ne regarde pas, chuchota-t-il. Le comte d'Iversley nous observe.

Enfin, il s'en était aperçu !

— La vulgarité de ma robe a dû attirer son attention.

— Je n'ai jamais dit qu'elle était vulgaire ! protesta-t-il. Du reste, c'est notre couple qu'il regarde.

— Tu crois ? Pourquoi s'intéresserait-il à nous ? s'empessa-t-elle d'ajouter devant la mine soupçonneuse de son cavalier.

— Il m'a certainement reconnu. Nous étions à Harrow ensemble. C'est un aventurier. Enfant, c'était déjà un vaurien et un cancre, comme toute la bande qu'il fréquentait. Il était incapable de se soumettre à la moindre règle et ne respectait aucune convenance. Il faisait toujours les pires bêtises, et on lui passait tout, uniquement parce qu'il était le fils d'un pair du royaume ! On l'avait surnommé Alexandre le Grand. Je suppose qu'il est venu à Londres gaspiller son héritage.

La rancune de son soupirant amusait beaucoup la jeune fille. Mais pour susciter une réaction aussi virulente chez son pacifique prétendant, lord Iversley devait être un gredin de la pire espèce.

Et voilà qu'il la dévisageait de nouveau, qu'il la détaillait ostensiblement de la tête aux pieds, et d'un air si approbateur qu'elle en frissonna. Lui au moins semblait apprécier sa robe ! Lorsqu'elle croisa à nouveau le regard d'azur, elle éprouva comme un léger vertige.

Tranquillement, il leva sa coupe de champagne dans sa direction, comme s'ils partageaient un secret, tels « deux rossignols seuls à comprendre les paroles de leur chant ». C'était un vers de Sydney, celui qu'elle préférait.

Rouge de confusion, elle détourna les yeux. Elle était ici pour persuader son prétendant de la demander en mariage, pas pour béer d'admiration devant le comte.

— Éloignons-nous avant qu'il ne me demande à t'être présenté. Je ne tiens pas à ce qu'il tourne autour de toi.

C'était là une sage décision. Si cet homme était capable de la mettre dans un tel état rien qu'en la contemplant, que se passerait-il s'il l'approchait ? Elle risquait de défaillir. Visiblement, cet homme maîtrisait parfaitement l'art de la séduction décrit dans le livre de son père.

— En outre, il faut que je te parle en privé, ajouta Lovelace.

Le cœur battant, la jeune fille le suivit sur la terrasse qui donnait sur le jardin. Merci, lord Iversley ! Sydney n'avait peut-être pas relevé toutes les allusions qu'elle avait semées dans la conversation, mais apparemment, la jalousie avait eu plus d'effet qu'elle ne l'escomptait.

Il n'était que temps !

Alexandre regarda avec dépit sa proie disparaître au bras de ce blondinet pommadé. Si lady Jenner avait dit vrai, Mlle Merivale était pratiquement fiancée avec le baronet. Pourtant, Byrne n'y avait pas fait la moindre allusion.

Cette jeune rousse avait immédiatement attiré l'attention du comte. Difficile de ne pas la remarquer au milieu de toutes ces fades petites dindes. La blancheur virginale et les yeux modestement baissés n'étaient visiblement pas faits pour elle. Son allure altière et sa robe incarnat rappelaient à lord Iversley les beautés flamboyantes qu'il avait croisées au Portugal et en Espagne.

Quand il avait appris qu'il s'agissait du riche parti dont Gavin lui avait parlé, il avait eu du mal à croire à sa chance. Ou à son malheur, car cette fille de hobereau de province, héritière d'une grosse fortune, s'isolait avec un terne sir Je-ne-sais-plus-quoi. Il n'avait pas la moindre envie de chercher un autre parti intéressant, celui-ci lui convenait tout à fait. Katherine l'avait immédiatement intrigué, alors qu'on peinait à distinguer les autres débutantes entre elles.

Il posa sa coupe de champagne, et leur emboîta le pas, puis, dissimulé derrière un pilier, il s'efforça de surprendre leur conversation. Ce qui ne fut pas très difficile.

— Enfin, Katherine, reconnais que tu m'en veux parce que je n'ai pas encore officiellement demandé ta main.

— Je ne t'en veux pas du tout ! Je suis certaine que tu as d'excellentes raisons.

La voix de la jeune fille, à la fois douce et ferme, et ses façons décidées plurent immédiatement à Alexandre. Il n'avait jamais supporté les femmes qui minaudent et gloussent à tout propos.

— En effet, j'ai une bonne raison. Ma mère a de nouveau ses malaises, et je ne veux pas la bouleverser.

— Excuse-moi, mais ce n'est pas nouveau. Elle s'évanouit chaque fois que ça l'arrange. Si tu attends que cette manie lui passe pour demander ma main, on nous entertera avant de nous marier ! Sydney, j'ai l'impression que ta mère ne m'aime pas, continua-t-elle à voix si basse qu'Iversley l'entendit à peine.

— Mais non, elle n'a rien contre toi. C'est ta famille qu'elle n'apprécie pas beaucoup. Elle les trouve un peu...

— Vulgaires ?

L'adjectif fit bondir le comte. Il ne l'avait que trop entendu toute son enfance.

— Non, quand même pas. Mère n'a jamais approuvé l'amitié qui liait mon père et le tien. Tu ne peux pas nier que M. Merivale était immoral et menait une vie dissolue. Et que ta mère est plutôt...

— Ordinaire ! Je connais mieux que personne les défauts de ma famille.

La dignité de la jeune fille devant une telle humiliation acheva de séduire le comte.

— J'ai compris. Si tu ne veux pas m'épouser, je ne peux t'en blâmer, poursuivit-elle avec flegme.

— Mais pas du tout ! Tu sais bien que je n'ai jamais regardé une autre femme !

Alexandre réprima un geste d'agacement. Tout se passait pourtant si bien jusque-là !

— J'ai simplement besoin d'un peu de temps pour convaincre mère, continua Sydney.

— Je regrette, mais moi, je n'en ai pas ! Maman a été très claire. Si dans quinze jours tu n'as pas demandé ma main, elle clamera sur tous les toits que je suis libre, et acceptera le premier prétendant venu avant de rentrer en Cornouailles.



Iversley tendit l'oreille avec un intérêt grandissant.

— Elle ne ferait pas une chose pareille ! s'exclama Lovelace.

— Bien sûr que non. Elle sait parfaitement que je ne me laisserai pas faire. Mais tant que je ne serai pas mariée, elle me mènera une vie impossible. Nous avons tellement besoin d'argent !

— Je sais, admit-il avec un soupir résigné. Eh bien, donne-moi deux semaines pour amadouer mère. Après quoi, quelle que soit sa réponse, je viendrai faire ma demande.

Alexandre bouillait littéralement. Que cet imbécile se décide une bonne fois pour toutes, ou qu'il cède sa place à un autre !

— Dans quinze jours ou maintenant, quelle différence cela fait-il ? demanda posément Katherine.

Petite futée !

— Mais que veux-tu de plus ? s'emporta Lovelace. À moins que toi, tu n'aies changé d'avis ! Tu as peut-être trouvé un homme plus attirant qu'un simple poète.

— À qui penses-tu ?

— Lord Iversley, par exemple. Il ne t'a pas quittée des yeux de la soirée !

Le comte manqua de s'étouffer. C'était incroyable ! Voilà que ce mollasson allait s'en prendre à lui parce qu'il n'osait pas contredire sa mère. Comme si un pleutre qui se laissait mener par le bout du nez avait besoin de qui que ce soit pour se fourrer dans des situations inextricables.

— Ce n'est pas parce qu'il me regarde...

— Toi aussi, tu n'as pas cessé de le dévisager. Il t'a même saluée en buvant à ta santé, devant tout le monde !

— C'était peut-être toi qu'il saluait. Vous étiez ensemble à Harrow, non ?

Il avait beau chercher, Alexandre ne se rappelait aucun gandin prénommé Sydney pendant ses années d'études.

— Je ne vois pas pourquoi il m'aurait porté un toast, nous n'avons jamais été amis. Du reste, si c'était moi qu'il saluait, pourquoi as-tu rougi ?

— Et selon toi, que suis-je censée faire quand un homme que tu décris comme un aventurier me dévisage sans vergogne ?

Iversley se souvenait vaguement d'un rimailleux imbu de lui-même, le fils d'un baronet. Sydney Lovelace, c'était bien ça ! Une véritable poule mouillée, tout à fait le genre à rester dans les jupes de sa mère.

— Tu n'étais pas obligée de l'encourager !

— Je ne pense pas que ce genre d'homme ait besoin d'encouragements. Tel que tu le décris, il doit mettre un point d'honneur à séduire tout ce qui porte un jupon. C'était ce que faisait mon père, en tout cas.

Décidément, Katherine Merivale était la franchise incarnée. Et elle n'était pas dupe de l'hypocrisie qui avait cours dans la haute société. Encore un point en sa faveur.

— Tu sais, Katherine, parfois, tu fais preuve d'un savoir inquiétant pour une personne de ta condition. Il y a certaines choses qu'une jeune fille convenable est supposée ignorer.

— Enfin, nous y voilà ! Tu crains que je ne ressemble à mon débauché de père. Voilà ce qui te tracasse ! s'écria-t-elle avec amertume. Eh bien, tu as peut-être raison, je dois avoir les mêmes penchants que lui. Je ne demande qu'à apprendre ces « choses » dont tu viens de parler.

Alexandre était aux anges. Décidément, cette conversation devenait passionnante.

— Que veux-tu dire ? bêla le baronet.

« Ce qu'elle veut dire, espèce d'abruti, c'est qu'elle aimerait que tu les lui apprennes. Comme ça, tu ne pourrais plus l'accuser d'aguicher le premier venu », faillit lui répliquer Alexandre.

— Je voudrais savoir ce que tu ressens pour moi, lâcha-t-elle.

— Mais tu le sais déjà. C'est toi que je veux épouser ! Et demain, je vais te dédicacer mon nouveau poème ! Que veux-tu de plus ?

S'il n'avait d'autre rival que cet imbécile, le comte était certain d'être marié dans les huit jours.

— Je ne peux pas me contenter de poèmes ! Tu te rends compte que j'ai déjà vingt-deux ans, et que personne ne m'a jamais embrassée ?

— Katherine !

La réaction de Sydney désola Alexandre. Observer les convenances était recommandé en public, mais en tête à tête, c'était une autre histoire.

— Nous sommes pratiquement fiancés, insista Katherine, et les fiancés s'embrassent de temps en temps. Même les plus convenables.

— Oui, certes... Mais tu n'aimerais pas que je te manque de respect, j'en suis sûr. Et je ne pourrais jamais m'y résoudre.

— Tu pourrais être surpris, murmura-t-elle.

Iversley dut se retenir pour ne pas éclater de rire. Il mourait d'envie de voir la mine déconfite de son ancien condisciple. N'y tenant plus, il tendit le cou. Lovelace paraissait complètement dépassé par la tournure qu'avait prise la conversation. Sa compagne lui tenait tête avec crânerie, même si ses joues en feu et son regard implorant démentaient sa belle assurance.

Ce petit rimailleur était soit idiot, soit aveugle, soit les deux. Comment un homme normalement constitué pouvait-il résister à pareille beauté ? À moins qu'il n'ait une liaison ailleurs... Pourtant, le baronet n'avait rien d'un séducteur.

— Je ne sais pas ce qui te prend, gémit-il. C'est Iversley qui t'a tourné la tête, c'est ça ? Avec sa façon cavalière de te dévisager et de te porter un toast, il t'a fourré toutes ces idées indécentes dans la tête ?

— Tu ne vas pas recommencer ? soupira-t-elle. Je ne connais pas cet homme, je ne lui ai même jamais adressé



***Et toujours la reine du roman sentimental :***

## *Barbara Cartland*

« Les romans de Barbara Cartland nous transportent dans un monde passé, mais si proche de nous en ce qui concerne les sentiments.

L'amour y est un protagoniste à part entière : un amour parfois contrarié, qui souvent arrive de façon imprévue.

Grâce à son style, Barbara Cartland nous apprend que les rêves peuvent toujours se réaliser et qu'il ne faut jamais désespérer. »

*Angela Fracchiolla, lectrice, Italie*

**Le 2 octobre**

*Pour l'éternité*

*Princesse d'un jour*



7890

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
par GRAFICA VENETA  
*Le 19 août 2013*

Dépôt légal : août 2013  
EAN 9782290081563  
L21EPSN001013.N001

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : janvier 2006  
ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*